

Le délicieux professeur V.

Julia May Jonas

Le délicieux professeur V.

Roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Heurtebize

Dalva

Pour Adam

«Je vous en supplie :
Laissez-moi à ma folie.»

Sophocle, *Électre*

Prologue

Gamine, j'aimais les hommes âgés, et je savais qu'ils m'appréciaient aussi. Ils aimaient mon impatience à les contenter, ma résolution à leur donner bonne impression. Ils m'adressaient des clins d'œil, ils me trouvaient précoce. Je les rencontrais à l'église, aux réunions de famille. Ils étaient les amis d'amis de mes parents, les maris de mes professeuses de danse, de sciences ou d'histoire.

Leurs compliments me comblaient de plaisir. Lorsque je me revois enfant, je porte une robe blanche avec une pointe de bleu. *Girls in White Dresses* : une chanson écrite par un vieil homme. Je ne m'habillais pas ainsi, mais c'est ce que je porte dans mes souvenirs, surtout ceux où je suis en présence d'un homme âgé. Je me rappelle que je me prenais pour une fille standard, me trouvais rayonnante de bonté. Ma bonté et mon intelligence irradiaient mon regard, les hommes me le confirmaient, y compris les plus vieux et les plus revêches.

J'aime toujours autant un tas de choses que les hommes âgés ont coutume d'affectionner. Le jazz, la musique folk, le blues, les solos de guitare virtuoses. Les grands récits documentés. Les écrivains existentialistes et auteurs virils. La dépravation, les criminels cinglés et violents. Les émotions fortes. La méchanceté. J'aime les légendes de la vie urbaine ou de la vie

rurale, et les anecdotes sur l'histoire politique. J'aime les blagues futées, évoquer leurs ressorts et les tournures de phrases et les parties de cartes et les récits de guerre.

Ce que j'aime cependant aujourd'hui le plus chez les hommes âgés, c'est qu'ils sont habités par le désir, et c'est sans doute la raison pour laquelle j'ai souvent le sentiment d'*être* un vieil homme plutôt que cette femme blanche vieillissante à l'orée de la soixantaine (le rôle que je dois, à mon grand désarroi, tenir en public). Tout en eux est convoitise. Ils ont faim de nourriture, de bateaux, de vacances, de loisirs. Ils veulent être stimulés. Ils veulent roupiller. Ils sont guidés par le désir : leur monde est façonné par leurs désirs. Les vieux auxquels je songe (à savoir un certain type d'hommes âgés probablement rencontrés enfant et figés dans mon esprit depuis lors) ne connaissent ni n'envisagent un monde qui ne soit pleinement et totalement régi par le vouloir et l'avoir. Et, bien entendu, ils désirent l'adoration d'une partenaire sexuelle, quand bien même celle-ci n'existe que dans leur imagination nappée du halo bleu de leur télévision.

J'ai écrit les mots qui précèdent tout en contemplant Vladimir, les traits ciselés de son visage bronzé, incliné contre le dossier de la chaise en bois. Son front hardi – protubérant, pourrait-on dire – accroche la lumière qui enlumine la peau tendue sur les renflements virils de son crâne. Le type même du quadra dont le visage se creusera avant de s'affaisser. Ses cheveux gris-blond retombent telle de la paille, toujours abondants, mais déjà menacés de diaphanéité et de chute éventuelle dans les années à venir. Il dort sur la chaise, et les poils de son bras gauche (celui que je n'ai pas enchaîné) luisent dans la lumière de fin d'après-midi. La vue de ce bras poilu, embrasé par le soleil, propage un sanglot le long de ma colonne

vertébrale. J'aventure mes doigts dans cette douceur drue avec la délicatesse d'un petit insecte courtois.

La grande chaise de style médiéval est faite d'un pin brun foncé patiné par le temps. Elle vient d'une brocante, et avant cela d'un bar à bière qui a fait faillite sur la Route 9. Le bois porte les incrustations grossières d'initiales et de noms, certains entourés de cœurs, d'autres avec des dates. Pour trouver l'inspiration, je me concentre sur une paire d'initiales : J. S. + R. B. 1987. Je leur invente des noms : disons... Jehan Soon et Robert Black... un couple gay qui déménage au nord de l'État de New York, fuyant la douleur et l'horreur de l'épidémie du sida... tous deux architectes... Jehan, enfant d'immigrés coréens, né et élevé à Flushing dans le Queens, et Robert Black, le descendant d'une famille du *Mayflower*, un mouton noir au sang bleu (jeu de mots plus ou moins délibéré). Ils achètent une maison victorienne biscornue qu'ils décoorent avec une application obsessive, chinant antiquités et curiosités comme il était possible de le faire avant l'ère d'Internet, avant que tout un chacun n'apprenne la juste valeur des choses, des fauteuils Eames aux figurines kitch des années 1960. Un soir, ils s'aventurent dans leur nouvelle ville et tombent sur un bar à bière. C'est une soirée chaude de printemps. Romantiques, ils s'installent à l'extérieur sous les arbres lourds et ruisselants de pétales. Un peu pompette, Jehan devient affectueux, Robert le repousse, intimidé par la ville provinciale et les grappes épaisses d'hommes épais qui, à défaut d'en être membres, ont adopté les codes esthétiques des Hells Angels. Ils se disputent méchamment et rentrent chez eux furieux... Jehan humilié et Robert désespéré. Plus tard, après qu'ils se sont réconciliés, Robert retourne au bar, seul, et grave leurs initiales sur la chaise. Au premier anniversaire de leur arrivée dans cette ville, il invite Jehan à s'asseoir sur cette chaise et lui montre les initiales.

Puis ils s'enflamment spontanément.

Par exemple.

Vladimir ronfle légèrement, un ronronnement calme et rassurant. Un son plutôt agréable, régulier. Si nous vivions ensemble et que j'étais sa petite femme, je me pelotonnerais tout contre lui et me laisserais bercer jusqu'au sommeil comme au bruit du ressac de l'océan.

Je pourrais mettre de l'ordre au chalet : les citrons verts de nos boissons sont écrasés sur le comptoir ; dans l'entrée, nos chaussures pointent dans toutes les directions. Je pourrais continuer à écrire, travailler à mon livre ; au lieu de quoi je reste assise et je regarde la lumière bouger sur lui. J'ai conscience que ce moment est un parfait exemple de liminalité. Je vis dans la réalité qui précède le réveil de Vladimir. J'aimerais que soient ici ceux de mes étudiants qui nourrissent une passion post-adolescente pour les termes littéraires. Je suis sûre que s'ils étaient là, ils parviendraient à l'éprouver. Ce maintenant hors de l'espace et hors du temps. La présence vibrante de ce moment entre les moments.

J'avais beau avoir aperçu et écouté Vladimir pendant la master class, le déjeuner des candidats et le séminaire interne, je n'avais pas eu l'occasion d'échanger personnellement plus de quelques mots avec lui avant la rentrée d'automne. Au printemps, la première fois que je l'avais croisé après son recrutement comme maître-assistant à plein temps, j'arrivais délibérément tard aux réunions de la faculté et m'éclipsais vite pour éviter de devoir adresser la parole à mes collègues. Être assise à trois chaises de distance de Florence était déjà presque au-dessus de mes forces : des décharges de colère me parcouraient du vagin jusqu'au bout des doigts. J'ai toujours situé l'origine de la colère dans mon vagin et je m'étonne qu'il n'en soit pas fait plus ample mention en littérature.

Tôt un soir de septembre, la première semaine de la rentrée, il m'a rendu visite à mon domicile, et c'est alors que nous avons eu notre première vraie conversation. Je savourais la brise fraîche au salon de notre maison de ville en sirotant un verre d'eau minérale – quand je suis seule, j'ai pour principe de ne jamais boire d'alcool avant vingt et une heures (une astuce efficace pour stabiliser mon poids). Je lisais une histoire des sorcières en Amérique, lorsqu'il a sonné à la porte. Depuis les allégations portées contre mon mari, j'étais infichue de lire

de la fiction. L'été, je me lançais d'ordinaire dans un programme frénétique de lectures pour dénicher au moins une ou deux nouvelles récentes et quelques extraits de romans à partager avec mes élèves. C'était primordial pour eux et moi de maintenir ce lien avec la création contemporaine. Pourtant, cet été, mes yeux semblaient incapables de se fixer sur les mots. Les mondes imaginaires – toutes ces inventions et ces impostures, tous ces personnages – me faisaient l'effet d'une maigre et pitoyable offrande. J'avais besoin de dates, de faits, de chiffres et de statistiques. De munitions. Ainsi va notre monde, et voici ce qu'il s'y passe. Pour mon cours inaugural, j'ai coutume de lire un passage de *La Poétique* dans lequel Aristote expose en quoi l'histoire et la poésie diffèrent et pourquoi la poésie, par essence élaborée et théorique, propose une représentation supérieure de l'humanité. Cette année, j'y ai renoncé. Cette année, j'ai fait l'impasse sur mon cours inaugural – une litanie de références et de citations que je prépare et répète très en amont – destiné à intimider et délecter mes élèves. Cette année, à la place, je les ai invités à parler d'eux et de leur vécu. J'aimerais pouvoir prétendre que ma décision était motivée par l'envie de les connaître, mais ce n'est pas le cas. J'avais griffonné sur mes notes : « Fais-les parler ! (De toute façon, ils ne s'intéressent qu'à ce qu'ils pensent.) »

J'ai entendu une voiture se garer dans l'allée, et j'ai écouté quelqu'un tourner un moment autour de la propriété, ne sachant à quelle porte se présenter. Dans notre ville, il est d'usage d'entrer par le porche arrière qui, si la maison n'a pas été intégralement remodelée, ouvre sur la cuisine, en souvenir d'un temps où les domestiques prévalaient et où les tâches ménagères étaient moins affaire de choix, de goût ou de savoir-faire.

Nouveau venu, Vladimir a cependant sonné à la porte de devant, laquelle donnait sur un petit couloir froid que nous empruntons uniquement pour rejoindre l'étage. Quand j'ai

ouvert la porte, il se tenait pile sous la lumière, il a glissé en vitesse sa main libre dans sa poche comme s'il venait de remettre de l'ordre dans ses cheveux. Il avait l'air penaud. Je me suis revue en maman trentenaire, croisant les jeunes pères avec lesquels je bavardais de l'école élémentaire que fréquentaient leurs filles ou leurs fils ou d'un éventuel stage de karaté ; comme cela me ravissait de les voir réajuster inconsciemment leur coiffure ou leur tenue : un hommage fébrile à mon pouvoir de séduction d'alors.

Il tenait de l'autre main une bouteille de vin rouge, un livre coincé sous le bras. Quand j'ai ouvert la porte, il a maladroitement interverti les deux, glissant sous le bras opposé la bouteille qui reposait désormais contre son flanc à la manière d'un violon. Il portait une cravate en tricot avec une pince gravée, une chemise à carreaux dont il avait retroussé les manches, un pantalon bien coupé et des boots en cuir de qualité avec d'épaisses semelles blanches. Un parfait transplant de la ville : aucun hétérosexuel ayant vécu ici assez longtemps ne ressemblerait à cela. Même mon mari, un homme vaniteux affichant un faible pour les pulls irlandais hors de prix, avait renoncé à la superficialité ironique de la mode urbaine. Mon mari portait ce que bon lui semblait – il avait perdu ce sens inné de l'allure et du costume typique des citadins élégants. Ce sentiment ambulante d'être sans cesse observé.

Vlad a tendu le petit volume vert foncé avec un titre en sans sérif. « J'allais prétendre que je passais dans le quartier mais c'est faux... je viens de la fac... je voulais donner... John et moi en avons parlé... Je voulais lui apporter... et à vous, *vous*... ceci. Et ça aussi, a-t-il ajouté en levant la bouteille. Il aurait été présomptueux de justifier ma visite au seul motif de déposer mon livre. »

J'ai ignoré la bouteille et pris cet air de matrone groupie que j'adopte de plus en plus fréquemment avec mes étudiants et les jeunes gens de mon entourage. Mon côté Super Maman,

comme ils disent. « *Negligible generalities*¹ de Vladimir Vladinski, ai-je lu. Votre livre. Comme c'est excitant, entrez je vous prie. »

Après négociation avec la porte retorse, incluant un épisode de cravate coincée, il m'a suivie jusqu'au salon. J'ai attrapé au passage un pashmina dans le couloir afin de couvrir mon cou. Je préfère qu'il soit caché.

« En fait, John est sorti. Puis-je vous offrir un verre ? Puisque vous ne passiez pas par hasard dans le quartier. »

Il a accepté après consultation de sa montre, un geste destiné à me signifier que son temps était compté.

« Suivez-moi à la cuisine. Je peux vous proposer de votre vin, ou une bière ou un martini. »

Je suis par nature une hôtesse active, et j'adore cela chez les autres, au contraire de certaines personnes. Lorsque quelqu'un me rend visite, je gigote la majeure partie du temps : je débarasse, prépare du café, nettoie. Ma mère ne restait jamais en place hormis quand elle lisait, tapait à la machine, payait les factures ou dormait, et c'est une qualité dont j'ai hérité. Quand je vais chez les gens, je ne me sens jamais plus à mon aise que lorsqu'ils sont dissipés et s'affairent à tout un tas de choses, préparent une valise ou passent la serpillière, tandis que je me fonds dans le décor. J'ai toujours aimé cette sensation ; à l'inverse, un hôte trop prévenant me rend nerveuse.

À l'époque où j'étais maître-assistante en ville pendant ma thèse, j'ai eu une petite aventure avec un garçon qui avait la particularité de se mouvoir très lentement en jetant des regards intenses et appuyés. Il était dans mon groupe pour le séminaire sur « Les femmes dans la littérature », et je ne savais quoi penser quand il posait sur moi ses yeux insolents et pénétrants, tout en exprimant une opinion sur Woolf, Eliot ou Aphra Behn. Je trouvais cela plutôt rafraîchissant, au début, une sorte

1. Généralités négligeables.

d'afféterie. Comme il multipliait ses visites dans mon bureau, j'étais devenue accro à ces échanges de regards ; pendant nos entretiens, j'essayais de cligner des yeux le plus lentement possible, pour mieux savourer l'illusion de quitter et réintégrer le bain douillet de sa sollicitude oculaire. Lorsque nous avons finalement consommé notre flirt, j'avais été dévastée de constater (même si je n'aurais pas dû m'en étonner) qu'il était incapable de maintenir ce contact pendant l'amour, passant au mode introverti et paupières closes comme tous les garçons de vingt et un ans (aucune raison de vous offusquer, j'en avais seulement vingt-huit). Une fois notre bluette terminée, j'avais commencé à trouver ses regards irritants, puis exaspérants, de vulgaires œillades bovines et insipides au bout du compte. Il m'avait fallu passer par ces degrés successifs de perception. Il est « dans les affaires » aujourd'hui, et républicain, je crois.

« Un martini, à cette heure, pourquoi pas, a dit Vladimir, manifestement séduit par l'idée.

— Je le prépare avec de la vodka, vous voilà prévenu. Un vrai *dirty martini*. Avec une bonne dose de jus d'olive et de vermouth. »

Il m'a assuré que c'était bien, parfait, juste comme il l'aimait. J'ai ouvert la porte du placard du bas pour prendre appui sur le rebord et attraper les verres sur l'étagère supérieure. Je suis une petite femme. Un détail anatomique en contradiction avec ma personnalité. Tout au long de ma vie adulte, les gens ont toujours paru stupéfaits en découvrant que je ne mesure qu'un petit mètre soixante. Ils se figurent généralement que je mesure entre un mètre soixante-dix et un mètre soixante-quinze. Je m'étonne souvent moi-même d'avoir l'air si petite aux côtés de mon mari sur les photos. Dans mon esprit, lui et moi faisons la même taille.

J'ai sorti les verres du placard, je sentais que Vladimir se tenait tout proche et j'ai failli cogner sa poitrine avec les verres en me retournant.

« Pardon », avons-nous dit à l'unisson.

« Chips », j'ai fait.

Une fois les cocktails prêts, je l'ai devancé jusqu'au salon. Il s'est assis sur la causeuse en vis-à-vis du canapé où je me trouvais, puis a déplié ses jambes avec une ostentation toute masculine, les croisant d'un geste lent et ample, une cheville posée sur le genou. Il m'a confié qu'ils avaient un enfant en bas âge, de trois ans (Philomena, mais ils l'appellent Phee) et que son épouse (laquelle avait grandement fasciné le département et allait animer pour nous un atelier d'autofiction : une belle femme que j'avais entraperçue à certaines occasions sur le campus sans toutefois lui parler) s'accoutumait difficilement à son nouveau cadre de vie. Il a demandé où était mon mari et a paru choqué d'apprendre qu'il était sorti boire un verre avec d'anciens élèves. J'ai précisé qu'il s'agissait exclusivement de garçons, ce qui a eu l'air de le détendre.

John, mon époux, dirige le modeste département d'anglais de notre modeste université du nord de l'État de New York, qui compte à peine deux mille deux cents étudiants. Au début du deuxième semestre (en janvier dernier), notre département a reçu une pétition de plus de trois cents signatures, réclamant sa révocation. À la pétition étaient jointes les déclarations sous serment de sept femmes, aujourd'hui d'âge divers, d'anciennes étudiantes ayant eu des relations sexuelles avec lui au cours de ses vingt-huit années de carrière ici. Aucune ces cinq dernières années, figurez-vous, depuis que les liaisons entre professeur et élève ont été explicitement proscrites. En d'autres temps, on aurait qualifié ces liaisons de consensuelles, car elles l'étaient, avec mon vague assentiment qui plus est. À présent, en revanche, les jeunes femmes ont manifestement perdu toute agentivité dans ces liaisons amoureuses. À présent, mon mari aurait abusé de son pouvoir, quand bien même ce pouvoir était ce qui l'avait rendu désirable en premier lieu. En dépit de la situation actuelle de mon couple, je ne peux m'empêcher de bouillir intérieurement quand

j'y pense. Ma colère n'est pas tant dirigée contre ces accusations que contre l'absence d'estime de soi dont ces femmes font preuve : leur manque d'assurance. J'aimerais qu'elles se voient non telles des feuilles portées par le vent dans un monde qu'elles réprouvent, mais telles des femmes puissantes, sexuellement attirées par un soupçon de danger, un soupçon de tabou, un peu de plaisir. Compte tenu de la tendance populiste actuelle, hautement répréhensible, à moraliser l'art, toute cette pudibonderie rétrospective m'offense en tant que femme. Cela me déprime qu'elles se sentent à ce point coupables de leurs aventures avec mon mari pour se convaincre qu'il a abusé d'elles. J'aimerais me rebiffer en organisant un *ShutWalk* et leur faire savoir que, si elles se sentent tristes, ce n'est sûrement pas à cause des relations sexuelles qu'elles ont entretenues, mais plutôt du temps qu'elles passent sur les réseaux à regarder ce que les gens pensent d'elles.

Vladimir Vladinski, le jeune et nouveau professeur qui, devinais-je, gravirait au fil de sa carrière tous les échelons jusqu'à la tête du département, s'il était titularisé (et il le sera, vu son adresse, sa réputation littéraire, sa jeunesse, son ambition manifeste), balayait la pièce des yeux. Je suivais son regard qui s'attardait sur l'affiche géante de *Belle de jour* de Buñuel, achetée lors de la liquidation d'un stock d'affiches dans un gala au Forum du film ; puis la série de photos des demeures de grands écrivains américains, collectée durant une virée à travers le pays lorsque ma fille Sidney avait huit ans, un pèlerinage savamment élaboré des villes natales de grands romanciers américains, de Faulkner à Hemingway, ou encore O'Connor, Morrison, Wright, Cather jusqu'au Los Angeles de Didion. Sur le mur à sa gauche était suspendue notre collection de dépliants des musées Babel, Dostoïevski, Tolstoï et Tourgueniev, datant de notre voyage en Russie. Sur l'étagère au-dessus de la table basse s'élevait la longue pile de programmes des pièces auxquelles nous avions assisté pendant notre semaine new-yorkaise annuelle. Un mur presque entier était consacré aux représentations de

Don Quichotte, comprenant une grande carte d'Espagne sur laquelle son périple était retracé avec les sous-bocks et les *pins* provenant des cafés des villes en question. Dans un autre coin de la pièce, un mausolée à nos expéditions lointaines rassemblait un authentique masque *shite* du théâtre nô, plusieurs petites statues chinées sur le marché d'Ariaria au Nigeria, des serre-livres norvégiens en bois sculpté, une cafetière suédoise ancienne, un sitar indien et une tenture murale marocaine.

« Votre maison est incroyable, a-t-il dit en tripotant la brochure de la maison Frida Kahlo au Mexique.

— Disons que c'est un témoignage. Du temps révolu et des choses vues. » J'ai posé prudemment mon martini sur le support pour cendrier ancien qui faisait office de table d'appoint. « Parfois j'y vois le gage d'une vie bien remplie. Parfois j'ai envie de tout brûler et de me convertir au minimalisme. »

Il a secoué la tête. « C'est un bien joli fatras... un vrai musée... rien à voir avec les babioles habituelles, les boîtes en plastique, les télécommandes.

— Ces choses-là sont mieux cachées. J'ai toute une collection de sacs de sacs de sacs. Mais je doute qu'il soit souhaitable de vivre entouré de toute cette culture en permanence. C'est plutôt épuisant d'être constamment bombardé par les œuvres d'autrui.

— Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites. Si cela vous accablait à ce point, vous n'auriez pas survécu au milieu universitaire. » Il me taquinait, pour mon plus grand délice.

« Qui a dit que j'y parvenais. » J'ai levé les sourcils et pincé les lèvres, une forme d'adhésion complice à notre petite comédie humaine, du moins c'était l'intention.

Il a avalé une grande rasade, renversant quelques gouttes sur l'entrejambe de son pantalon chino, dont le tissu était tendu tel un trampoline entre ses cuisses. « Je m'étonne qu'il ait encore la permission de sortir. »

Il a jeté un œil vers la fenêtre qui encadrait la nuit noire. Nous étions assis de telle manière que nous apercevions la réflexion de l'autre, mais pas notre propre visage. Sans le vouloir, nos regards se sont croisés. Nous nous sommes souri timidement, bouche cousue, et il a détourné les yeux.

Son image dans le miroir noir de la fenêtre m'a hantée et réchauffée au fil des jours et des nuits qui ont suivi. Son bras étendu sur le coussin du sofa, ses jambes croisées révélant des chaussettes rayées, sa tête tournée par-dessus son épaule, son regard qui s'esquive, à l'instar d'une actrice de théâtre vieux jeu baissant ingénument les yeux vers son bouquet.

Je rechigne d'ordinaire à exposer les détails de ma vie conjugale, et je me demande parfois pourquoi je me suis montrée si directe avec Vladimir Vladinski, romancier expérimental et jeune professeur de littérature dans notre modeste faculté. En réalité, la réponse est évidente. Dès l'instant où je l'ai vu dans le miroir de la fenêtre, les jambes croisées, j'ai eu envie d'être intime avec lui, l'envie d'une intimité profonde. C'était comme si un monde nouveau s'ouvrait à moi ou, à défaut d'un monde, un trou sans fond, la sensation exaltante d'une chute sans fin.

Et je lui ai tout révélé. Comment mon époux et moi avons tacitement consenti que notre couple jouirait d'une grande liberté sexuelle. Sans en débattre ni dissenter, nous contentant de remarques lapidaires et hochements de tête. Nous n'en avons pas discuté, grand dieu, qui aimerait perdre son temps à parler de telles choses ? Si embarrassantes et terre à terre. Vraiment pas notre style. J'aimais l'idée de sa virilité, et j'appréciais la liberté que ses liaisons me procuraient. J'étais professeure de littérature, une mère pour Sidney et une autrice. Qu'aurais-je fait d'un mari qui exigeait mon dévouement ? Je voulais esquiver et je voulais qu'on m'esquive. Quant à l'âge de ses conquêtes, le souvenir de mes propres expériences à la fac était trop vif pour que je trouve à y redire. Étudiante, j'éprouvais un désir écrasant pour mes professeurs. Peu m'importait

qu'ils soient hommes ou femmes, séduisants ou laids, brillants ou médiocres, je les désirais éperdument. Je les désirais parce que je pensais qu'ils avaient le pouvoir de me révéler des choses sur moi-même. Si j'avais eu une once de bravoure ou de confiance en moi à l'époque, je suis sûre que j'aurais foncé dans leur bureau pour me jeter à leur cou. Ce n'était pas arrivé. En revanche, j'aurais accouru si l'un d'eux m'avait sifflé.

Et puis, mon mari était un homme faible. Il avait besoin d'être désiré, c'était vital pour lui, c'était son soleil, son eau, son oxygène. Chaque automne débarquait un nouveau contingent de femmes jeunes et passionnées, à la peau toujours plus éclatante et lumineuse à mesure des années, tandis que les nôtres se flétrissaient et se crevassaient à vue d'œil dans cette ville du Nord où les températures sont rudes d'octobre à juin.

De la vingtaine à la trentaine, j'ai eu des liaisons moi aussi. Il y a eu celle déjà mentionnée avec l'étudiant (ma seule fois avec un élève ; j'avais déjà conscience à vingt-huit ans du délitement de mon corps, comparé aux jeunes filles en fleurs avec lesquelles mon jeune amant était plus intimement familier) et plusieurs avec des hommes du coin : Thomas, l'entrepreneur qui avait rénové notre salle de bains à l'étage ; Robert, un professeur du département Administration des affaires ; et Boris, un peintre qui vivait à quelques kilomètres de là et m'accueillait dans sa vaste longère reconverte en studio (la plus cinématographique).

Vers la fin de la trentaine, j'ai commis l'erreur d'avoir une aventure avec un membre du département. Cela s'était mal terminé, à coups de larmes et de menaces, de téléphones raccrochés au nez, de sentiments meurtris. Ma fille avait neuf ans et devenait plus clairvoyante vis-à-vis de son entourage. C'était compliqué et épuisant. Aussi avais-je choisi d'embrasser l'abstinence, de me retirer du jeu. J'allais me consacrer à mon travail, ma maison, l'écriture. La petite récréation avec mon collègue, si envoûtante fût-elle, m'avait fait me sentir ridicule et indigne,

désespérée, faible et avide. J'aspirais à la dignité, l'élégance, l'érudition. J'ai donc tourné le dos à la luxure et au désir. J'ai écrit plusieurs essais sur la structure et la forme. Et j'ai publié mon deuxième roman.

Vladimir avait l'air chiffonné après mes confidences. Je suppose qu'il attendait que je défende l'innocence de mon mari, que je m'insurge contre cette cabale uniquement destinée à salir son nom, à débarrasser la faculté des vieux mâles blancs ou des trucs de ce genre. Il a sifflé son martini en un rien de temps.

Il m'a posé des questions en suçant le noyau d'une olive. « Vous saviez que votre mari avait des liaisons multiples avec des étudiantes ? »

J'ai arqué les sourcils pour me retenir de lever les yeux au ciel. « Liaisons multiples. Quelle formulation absurde. Il les a baisées, et elles l'ont baisé. Il a baisé leur peau soyeuse et sa concupiscence les faisait mouiller. Elles aimaient ça, et lui ne pouvait pas résister. »

Il clignait des paupières. Quel prude.

« Il ne pouvait pas résister ? Je n'y crois pas. Je ne crois pas qu'on puisse succomber si facilement.

— À quoi, à l'amour ? ai-je demandé. Ou à la luxure ?

— Les deux. On a tous nos points faibles. Mais quand on veut, rien ne nous oblige à y céder. »

Il avait le visage cramoisi et songeur. Il me rappelait certains de ces prêcheurs du XIX^e siècle : un transcendantaliste unitarien aux principes stricts. Un genre de vegan. J'aimais cela. J'aimais l'arrogance de sa colère.

« J'ai le sentiment de vous avoir contrarié, ai-je dit, en joignant les mains sur mes genoux.

— C'est sans importance. » Il avait tout d'un adolescent mal à l'aise. (C'est pas juste !) « C'est pour ça qu'on ne devrait jamais admirer quelqu'un. Les gens ne font que vous décevoir.

— Rien ne vous empêche de continuer à admirer mon mari sans pour autant cautionner ce qu'il a fait. » Bien que ce ne soit pas à toi de cautionner, ai-je pensé.

« J'aimerais en être capable. Peut-être le suis-je. Je m'excuse. J'ai bu ça le ventre vide. »

Nous avons changé de sujet. Nous avons évoqué le nouveau roman d'un auteur important, une pièce que nous avons tous deux vue à New York, nous demandant s'il s'agissait de la relecture féministe d'un classique ou d'une tartuferie patriarcale. Je lui ai proposé du pain, du fromage et de l'eau. Nous avons parlé de ce qui distinguait les élèves de première et de deuxième année (les premiers étaient obtus, les seconds agréables). Si je me souviens bien, j'ai listé les loisirs aux alentours pour sa petite de trois ans.

Nous nous sommes quittés à la nuit noire. Je lui ai répété une fois de plus qu'il me tardait de lire son livre. Il a dit au revoir un peu sommairement et ajouté qu'il « aimerait vraiment » savoir ce que nous en avions pensé tous les deux, moi surtout. Dès que sa voiture s'est éloignée, je suis allée m'asseoir dans un fauteuil Muskoka au bord de notre piscine. J'ai incliné la tête pour observer les étoiles. Je mourais d'envie de fumer, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans. Je sentais l'excitation monter, une animalité gagner mon système nerveux – une sensation lancinante logée dans mes os et irradiant tout autour. J'ai imaginé Vladimir Vladinski écartant mes cheveux de mon visage avec ses grandes mains rugueuses. À l'autre bout de notre propriété, derrière le grillage qui clôture le jardin, les yeux d'un chat errant ou d'un renard ont réfléchi la lumière du porche. Ils brillaient pareils à ceux d'un démon.